

TRAVAIL EN ACTION

# Le conformisme

## Marie-Anne Muysondt

Groupe & Société  
Publication pédagogique d'éducation permanente

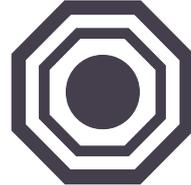


C.D.G.A.I.

**CDGAI**

Centre de Dynamique des Groupes et d'Analyse Institutionnelle asbl

Publication pédagogique d'éducation permanente



**C.D.G.A.I.**

# Pourquoi acceptons-nous de nous conformer ?

Auteure

**Marie-Anne Muyshondt**

Concept et coordination

**Marie-Anne Muyshondt - CDGAI**

**Collection Travail en action - 2016**

Éditrice responsable : Chantal Faidherbe

Présidente du C.D.G.A.I.

Parc Scientifique du Sart Tilman

Rue Bois Saint-Jean, 9

B 4102 - Seraing - Belgique

**TRAVAIL EN ACTION**



## **Les publications pédagogiques d'éducation permanente du C.D.G.A.I.**

La finalité de ces publications est de contribuer à construire des échanges de regards et de savoirs de tout type qui nous permettront collectivement d'élaborer une société plus humaine, plus «reliante» que celle qui domine actuellement. Fondée sur un système économique capitaliste qui encourage la concurrence de tous avec tous et sur une morale de la responsabilité, notre société fragilise les humains, fragmente leur psychisme et mutile de nombreuses dimensions d'eux-mêmes, les rendant plus vulnérables à toutes les formes de dominations et oppressions sociétales, institutionnelles, organisationnelles, groupales et interpersonnelles.

### **La collection Travail en action**

Champ hautement investi socialement et économiquement aussi bien au niveau sociétal qu'institutionnel, organisationnel, groupal et individuel, le travail, ou notre absence de travail, s'impose dans notre environnement comme une manière de nous définir, de structurer nos vies, notre temps, nos espaces.

Il peut être source de notre emprisonnement mental et physique ou terrain propice à nous émanciper individuellement et collectivement.

Ces publications proposent une lecture critique du travail sous le prisme de la souffrance qui peut en résulter. Tout en se voulant dénonciatrices des mécanismes structurels qui produisent insidieusement ces souffrances, elles sont des grilles de lecture de l'expérience vécue ou écoutée par les acteurs des secteurs sociaux, socioculturels, de la santé et de l'économie sociale, dans l'intention d'initier ou de renforcer des cheminements individuels et collectifs vers de possibles issues.

# INTENTIONS DE CE LIVRET

À partir d'une contextualisation de la situation sociétale actuelle et en partageant des éléments de recherche psychosociale à propos du phénomène du conformisme, porter un regard critique sur :

- les enjeux et objectifs de l'organisation du travail, la participation des travailleurs, le sens donné au travail collectif ;
- les effets générés par l'adoption d'un style de management ; les modes d'articulation pouvant s'établir entre l'individu, le groupe et la société.

Contribuer à renforcer :

- la prise de conscience de l'impact de ses comportements dans ses relations ;
- la conscience de soi et du contexte dans lequel on se situe, de nos actes et de leurs conséquences, de nos responsabilités, de nos engagements, des pressions que l'on met aux autres ou auxquelles on est confronté.

## PUBLICS VISÉS

- Les animateurs, formateurs, enseignants, coordinateurs, directeurs du secteur associatif, des services publics, des mutuelles et des syndicats
- Les travailleurs sociaux, psychologues, éducateurs, assistants sociaux
- Les enseignants, les intervenants des CPMS
- Les coordinateurs et gestionnaires d'équipes et de projets du secteur non-marchand et de l'économie sociale
- Les responsables d'encadrement des services publics
- Les parties prenantes de la gestion humaine des ressources
- Toute personne intéressée, quel que soit son rôle ou son niveau de responsabilité au sein ou en dehors des organisations.

# TRAVAIL EN ACTION

# TABLE DES MATIÈRES

<b>PRÉAMBULE</b>	<b>7</b>
<b>INDIGNATION</b>	<b>15</b>
<b>NORMALITÉ ÉNIGMATIQUE</b>	<b>19</b>
<b>LA PSYCHOLOGIE SOCIALE CONTRE LES DÉPENDANCES</b>	<b>21</b>
<b>CONFORMITÉ AUX NORMES IMPLICITES</b>	<b>25</b>
<b>DIFFÉRENTS CONFORMISMES</b>	<b>29</b>
<b>INFLUENCE DE LA MAJORITÉ</b>	<b>35</b>
<b>PRESSION IMPLICITE</b>	<b>39</b>
<b>PRESSION EXPLICITE</b>	<b>43</b>
<b>CONCLUSION OUVERTE</b>	<b>45</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE</b>	<b>47</b>
<b>OUTILS PÉDAGOGIQUES</b>	<b>49</b>
<b>FILMOGRAPHIE</b>	<b>51</b>
<b>NOTES</b>	<b>52</b>

# TRAVAIL EN ACTION

# PRÉAMBULE

Cette réflexion à propos du conformisme a émergé lors des échanges entre les participants de la séance de Cinémaction du mercredi 14 septembre 2016.

Cinémaction est un dispositif de ciné-débat mis en œuvre par le C.D.G.A.I. et son partenaire PointCulture. Ces deux a.s.b.l. ont en effet décidé de s'associer et de mettre en commun leurs ressources culturelles pour proposer des moments d'échanges dont le but est d'alimenter des réflexions sur diverses thématiques de société, préoccupantes ou enthousiasmantes. Trois «outils culturels» sont utilisés pour créer ces moments citoyens : un film (une fiction ou un documentaire) choisi parmi le large catalogue des collections de PointCulture, des publications d'éducation permanente issues des collections développées par le C.D.G.A.I., et enfin, des échanges organisés sous la forme d'un débat critique au départ des thématiques soulevées dans le film et suscitant les réactions du groupe.

Le film d'appui de cette séance était *La Vague*, un drame réalisé en 2008 par Dennis Gansel, en Allemagne. Communauté, discipline, uniforme, salut, autocratie... Autour de ces notions, *La Vague* raconte l'histoire de Rainer Wenger, professeur d'un lycée allemand qui, face à la conviction de ses élèves qu'un régime autocratique ne pourrait plus voir le jour en Allemagne aujourd'hui («Hitler, c'est du passé»), décide de mettre en place une expérience de fonctionnement autocratique d'une semaine dans le cadre de son cours. Il lance ainsi un jeu de rôles grandeur nature qui, petit à petit, va échapper au contrôle de l'enseignant.

Cette publication propose de rendre visite à l'un des effets de l'autocratie qui a interpellé les participants : la facilité avec laquelle les élèves se sont conformés aux normes et aux règles explicites ordonnées par l'enseignant, ainsi qu'aux normes implicites du groupe, jusqu'à créer un système collectif normatif et rigide, euphorisant pour certains, excluant les individus minoritaires qui ne se conformaient pas aux normes de la majorité, au nom de la solidarité et de la loyauté pour leur communauté et leur chef.

# MÉCANISMES SOCIAUX

Depuis des siècles, des recherches sont réalisées pour tenter de comprendre les mécanismes qui permettent et favorisent les diverses formes de domination de masse, le totalitarisme, les dictatures, les communautarismes, etc. Une hypothèse et une intention fondent ces démarches : c'est en comprenant les mécanismes de la tyrannie et de la soumission qu'on parviendra à en déjouer les pièges et à s'en préserver.

Ainsi, de nombreux enseignants, éducateurs, animateurs, formateurs, coordinateurs, parents, conscients de leur pouvoir d'influence et des dérives possibles, sont vigilants à ne pas encourager le conformisme, via leur style d'animation et de leadership, et veillent à sensibiliser leurs participants à l'existence de ce phénomène pour les préparer à être critiques et responsables de leurs opinions, comportements, attitudes, croyances, afin de développer leurs capacités de citoyenneté active.

Nombreux sont ceux qui pensent que l'histoire peut se répéter si on laisse agir les facteurs qui ont permis l'arrivée d'Hitler au pouvoir et son influence sur la population, si on laisse en l'état une situation sociale analogue à celle de cette époque. Nombreux sont ceux qui ont peur aujourd'hui, car ils découvrent avec effroi que divers paramètres sociaux, économiques, politiques similaires à ceux des années 1930 se remettent en place en Europe et aux États-Unis. La crise boursière et bancaire de 2008 a fait resurgir le spectre de la crise mondiale qui a suivi le krach boursier de 1929, ayant facilité la montée de la fachosphère.

De quoi notre avenir sera-t-il fait ? Que faisons-nous aujourd'hui pour éviter que l'histoire se répète ?

Ferons-nous de cette peur notre conseillère pour nous guider ?

N'est-ce pas au nom de cette peur que les gouvernements belge, néerlandais et luxembourgeois ont choisi le 29 septembre 2008<sup>1</sup> de renflouer, avec l'argent de l'État, le capital de banques privées en faillite suite à la crise des *subprimes* ?... Cet argent public qui n'est donc plus disponible pour rémunérer le travail nécessaire au fonctionnement de notre société et au respect des droits élémentaires de la population à la base de la démocratie<sup>2</sup> ?

Pour rappel, les prélèvements obligatoires par l'État constituant l'argent public (notre «pot commun») sert à remplir trois grandes fonctions selon l'économiste américain Richard Musgrave et ce depuis la seconde guerre mondiale : la fonction d'allocation, la fonction de redistribution, la fonction de stabilisation. La fonction d'allocation des ressources «est d'assurer la production des biens publics nécessaires au développement et à la cohésion sociale du pays (éducation, recherche, sécurité intérieure et extérieure, santé, protection de l'environnement, infrastructures, etc.)». La fonction de redistribution consiste à «redistribuer du revenu afin de corriger les inégalités (prestations sociales) ou d'assurer contre un risque social (retraites, assurance maladie, indemnisation du chômage)», La fonction de stabilisation, enfin, «consiste à agir sur l'activité économique, en la relançant en situation de récession ou en la freinant pour éviter la surchauffe»<sup>3</sup> (Frémeaux, 01/10/2013). Cette décision contribue aux multiples remises en cause de l'État et de ses fonctions. D'après le site Vie-Publique.fr qui présente les institutions publiques françaises, le «rôle de l'État, c'est-à-dire l'ensemble des collectivités publiques nationales, dans l'économie d'un pays fait depuis longtemps l'objet de controverses entre économistes, selon qu'ils sont plutôt favorables à un État neutre ou, au contraire, à un État interventionniste, fortement impliqué dans les sphères économique et sociale.» Aujourd'hui, les «citoyens-consommateurs demandent ainsi de plus en plus à l'État de la «rassurance», c'est-à-dire de les rassurer et, le cas échéant, de les assurer contre des risques qui étaient autrefois largement perçus comme des fatalités (ex : catastrophes climatiques ou aléas thérapeutiques) et surtout contre les nouveaux risques issus du développement industriel (pollutions, contaminations alimentaires, etc.). Confrontés à un environnement complexe et en mutation rapide, les agents économiques privés (ménages, entreprises) attendent aussi, plus généralement de l'État, qu'il soit «réducteur d'incertitudes», c'est-à-dire qu'il soit un «État stratège», chargé de la préparation de l'avenir. Pour cela, il doit financer des dépenses comme l'éducation, mais également exercer un rôle de veille, d'évaluation et de prospective. Un État «stratège» doit aussi coordonner des initiatives privées, via par exemple leur mise en réseaux, un discours mobilisateur en faveur de projets stratégiques, comme le fut la diffusion d'Internet, ou la tentative de construction de «pactes sociaux».)

Il ne semble pas inutile de rappeler ici ce qu'est la mondialisation et le capitalisme malgré leur usage courant, puisqu'il s'agit au préalable d'éclairer le contexte de réflexion qui nous préoccupe.

Le capitalisme est, selon le dictionnaire Larousse, un «Statut juridique d'une société humaine caractérisée par la propriété privée des moyens de production et leur mise en œuvre par des travailleurs qui n'en sont pas propriétaires ; Système de production dont les fondements sont l'entreprise privée et la liberté du marché ; Système économique dont les traits essentiels sont l'importance des capitaux techniques et la domination du capital financier.»<sup>4</sup>

Quant à la mondialisation, selon l'encyclopédie Larousse, elle «consiste en l'extension du champ d'activité des agents économiques (entreprises, banques, Bourse), conduisant à la mise en place d'un marché mondial unifié. Il s'agit d'un phénomène qui affecte à la fois la sphère réelle de l'économie – c'est-à-dire la production et la consommation des biens et des services – et la sphère financière (monnaies et capitaux). Elle se traduit par une recomposition de l'espace économique mondial, au sein duquel le modèle occidental d'économie de marché s'étend aux pays émergents, et suscite de vives oppositions, qui prennent la forme soit de l'antimondialisation, soit de l'altermondialisation. (...) Le terme n'apparaît dans le vocabulaire courant qu'au début des années 1980. Cela correspond à une prise de conscience de la multiplication des acteurs (des nations asiatiques en particulier) qui concurrence la prééminence occidentale. Les flux commerciaux transpacifiques font alors jeu égal avec ceux qui traversent l'Atlantique. Le centre du Monde forme une boucle sur lequel le soleil ne se couche plus, comme en témoigne la bourse mondiale à la fois à Londres, New York et Tokyo. L'effondrement de l'empire soviétique et l'ouverture de la Chine ont considérablement accéléré le phénomène. Pourtant la mise en relation des sociétés est un processus beaucoup plus ancien. On a pu parler d'une première mondialisation pour les années 1880-1914, l'ouverture des principales économies n'ayant été retrouvée à un même niveau qu'un siècle plus tard. Mais il serait logique de remonter aux Grandes Découvertes des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> s., quand s'est faite la capture de l'Amérique par les Européens et son intégration forcée aux circuits de l'Ancien Monde. Plus anciennement encore, les flux importants, de peuples, de marchandises, de connaissances, mais aussi de maladies, qui courent d'Est en Ouest dans l'Ancien Monde, des mers de Chine à la Méditerranée, représentent une sorte de préhistoire de la mondialisation dont la forme contemporaine n'est que le prolongement considérablement accentué.»<sup>5</sup>

Ainsi, la gestion de la crise financière et bancaire est politique, elle n'est pas privée et n'est pas du ressort exclusif des experts économiques : était-ce «juste» que l'État utilise l'argent public afin de stabiliser le système capitaliste mondial en crise, dont l'argent est privé par nature et concentré dans les mains de quelques-uns ? Cette question est politique, nous devons tous nous la poser.

La question du livret peut se décliner ainsi : «Pourquoi acceptons-nous de nous conformer à ce système économique ?»

Nous souhaitons évoquer ici le *Discours de la servitude volontaire*, le texte bien connu de La Boétie. Ce *Discours* continue à être joué régulièrement sur les planches du théâtre et étudié dans diverses écoles. Il a servi d'inspiration à des courants libertaires, à des mouvements révolutionnaires, à des mobilisations sociales. Etienne de La Boétie qui écrit ce texte percutant au 16<sup>ème</sup> siècle, préconise la méfiance vis-à-vis de tous les pouvoirs. L'éditeur Mille et une nuits présente ainsi ce pamphlet lors de sa réédition en 1997 : «Publié en 1576, le *Discours de la servitude volontaire* est l'œuvre d'un jeune auteur de dix-huit-ans. Ce texte (ô combien actuel !) analyse les rapports maître-esclave qui régissent le monde et reposent sur la peur, la complaisance, la flagornerie et l'humiliation de soi-même. Leçon politique mais aussi leçon éthique et morale, La Boétie nous invite à la révolte contre toute oppression, toute exploitation, toute corruption, bref contre l'armature même du pouvoir.»<sup>6</sup> Pour lui, le renversement des régimes passera essentiellement par des leviers d'émancipation psychologiques et psychosociologiques : le peuple doit lui-même se libérer et cesser de se considérer comme inférieur aux quelques-uns qui le dirigent. Il est ainsi considéré comme un des pères de la désobéissance civile non-violente.

Ainsi, virulente dénonciation de la tyrannie, portant un regard corrosif sur la relation dominant-dominé, cet écrit porte une thèse originale à l'époque qui n'en reste pas moins d'actualité : c'est la peur que ressent le peuple qui fonde le pouvoir du régime qui l'opprime, cette peur nourrie par le pouvoir en place sert à dissimuler l'absence de légitimité des gouvernants. Par ailleurs, c'est par simple habitude et récurrence historique que le peuple se soumet lui-même aux diktats du pouvoir, notamment par son conformisme aux normes établies et transmises de génération en génération.

D'aucuns démontrent que nous en sommes toujours là et que la démocratie est restée une idée et un mot, puisque le pouvoir est concentré dans les mains d'un petit nombre, les riches propriétaires capitalistes ayant remplacé la noblesse de l'Ancien Régime. Oxfam a publié en janvier 2014 une analyse largement diffusée par les grands médias et les réseaux sociaux. L'ONG y dévoile que «Les inégalités économiques s'amplifient rapidement dans la plupart des pays. Près de la moitié des richesses mondiales est entre les mains des 1 % les plus riches, tandis que 99 % de la population mondiale se partagent l'autre moitié, tandis que 7 personnes sur 10 vivent dans un pays où les inégalités se sont creusées ces 30 dernières années. Le Forum économique mondial a identifié ce déséquilibre comme un risque majeur pour les progrès humains. La concentration massive des ressources économiques dans les mains de toujours moins de personnes constitue une réelle menace pour les systèmes économiques et sociaux inclusifs et aggrave d'autres inégalités, comme celles entre les hommes et les femmes. Si rien n'est fait, la mise à mal des institutions politiques se poursuivra et les États serviront principalement les intérêts des élites économiques, aux dépens des autres citoyens.»<sup>7</sup>

Nous convoquons également un livre atypique, au titre poétique, à la table du débat sur le pouvoir et l'émancipation du peuple : *Réver l'obscur. Femmes, magie & politique*. Son auteure, Starhawk, est une militante altermondialiste non-violente qui se revendique «sorcière néo-païenne». En marge de la pensée dominante en ce qui concerne les méthodes de résistance à l'hégémonie néolibérale, il s'est rappelé à notre attention tandis que nous travaillions sur le thème du conformisme. Interpellant car il appelle à des méthodes atypiques, anticonformiste par rapport aux modèles transmis pour penser et combattre la domination... Qu'est-ce que cet ouvrage et cette marginalité nous disent des normes et du conformisme à l'œuvre dans le secteur de la militance et de la pensée critique ? Par ailleurs, il est rédigé par une militante convaincue que le pouvoir des femmes est différent de celui mis en œuvre par les hommes. Le pouvoir est pour elle un processus généré. Voici comment l'auteure présente sa démarche :

«Le sujet de ce livre est un appel au pouvoir, un pouvoir basé sur un principe très différent du pouvoir-sur, de la domination. Car le pouvoir-sur est finalement le pouvoir du fusil et de la bombe, le pouvoir d'anéantissement qui soutient toutes les institutions de domination.

Or le pouvoir que nous devinons dans une graine, dans la croissance d'un enfant, que nous éprouvons en écrivant, en tissant, en travaillant, en choisissant, n'a rien à voir avec les menaces d'anéantissement. Il est à entendre au sens premier du mot pouvoir qui vient du latin populaire «podere», être capable. (...) Si nous voulons survivre, la question devient : comment renversons-nous non pas ceux qui sont actuellement au pouvoir, mais le principe du pouvoir-sur ? Comment donnons-nous forme à une société fondée sur le pouvoir-du-dedans ?» (Starhawk, 2003/2015, p. 38-39)



# INDIGNATION

«Comment ont-ils pu laisser faire ?» « Pourquoi se sont-ils conformés aux attentes inadmissibles d'un chef abject ?»

Diverses tragédies comme celles générées par le nazisme à la moitié du 20<sup>ème</sup> siècle, continuent à faire pousser des cris d'indignation, de dégoût, de rage, de tristesse, d'effarement contre l'impensable. «Pourquoi ? Comment cela a-t-il pu être possible ?» Ces questions, à la fois politiques, philosophiques, éthiques et – plus récemment – sociologiques, psychologiques et psychosociologiques, ont jalonné l'Histoire... Si la Déclaration des Droits Humains a vu le jour et reste nécessaires, ce n'est pas dans un contexte de justice et de respect mutuel.

Aujourd'hui, une des catastrophes en cours pour laquelle il s'agirait de s'indigner afin de ne pas en être complice est, selon Christophe Dejours, celle de la souffrance au travail. Psychiatre et psychanalyste français, père de la psychodynamique du travail, il a concentré ses recherches à l'étude des «ressorts subjectifs de la domination» : «pourquoi les uns consentent-ils à subir la souffrance, cependant que d'autres consentent à insuffler cette souffrance aux premiers ?» (Dejours, 1998, p. 15)

Il lui apparaît évident que le mécanisme à l'œuvre au sein du néolibéralisme peut être comparé à celui d'Auschwitz ; il s'emploie dans son essai à montrer, à travers leurs ressemblances et leurs différences, comment ces deux machineries organisationnelles peuvent être tolérées ou ont pu l'être par des personnes de bonne foi, «des gens biens».

Qui sont ces protagonistes du système de «guerre économique» néolibéral ? Les travailleurs, les chômeurs, les cadres, les *managers*, les gestionnaires, les actionnaires, les syndicats, les mutuelles, les médecins du travail, les juristes, les parlementaires, les élus politiques,... Quel est leur contexte commun ? Celui d'un taux de chômage qui ne cesse d'augmenter depuis les années 1970, et d'une mondialisation qui devient de plus en plus tentaculaire, puissante, nébuleuse, insaisissable et inégalitaire au fur et à mesure que se déploie le capitalisme.

Dejours dénonce les violences du système économique actuel et les nouvelles formes d'injustices sociales structurelles. «Nous serions donc aujourd'hui, si l'on en croit la rumeur, dans une conjoncture sociale et économique présentant de nombreux points communs avec une situation de guerre. À la différence près qu'il ne s'agit pas d'un conflit armé entre nations, mais d'une guerre «économique». Comparable en gravité à celui de la guerre, son enjeu serait la survie de la nation et la sauvegarde de la liberté. Rien de moins ! C'est au nom de cette juste cause qu'on use, *larga manu*, dans le monde du travail, de méthodes cruelles contre nos concitoyens, pour exclure ceux qui ne sont pas aptes à combattre pour cette guerre (les vieux devenus trop lents, les jeunes insuffisamment formés, les hésitants...) : on les congédie de l'entreprise, cependant qu'on exige des autres, de ceux qui sont aptes au combat des performances toujours supérieures en matière de productivité, de disponibilité, de discipline et de don de soi. Nous ne survivrons, nous dit-on, que si nous nous surpassons et si nous parvenons à être encore plus efficaces que nos concurrents.» (Dejours, 1998, p.9-10)

«Le nerf de la guerre», comme le souligne Dejours, «ce n'est pas l'équipement militaire ou le maniement des armes, c'est le développement de la *compétitivité*. Au nom de cette guerre - dont on ne dit pas qu'elle est sainte, mais dont on chuchote parfois qu'elle est une «guerre saine» -, on admet de passer outre à certains principes. La fin justifierait les moyens. La guerre saine, c'est d'abord une guerre pour la santé (des entreprises) : «dégraisser les effectifs», «enlever la mauvaise graisse» (Alain Juppé), «faire le ménage», «passer l'aspirateur», «décaper la crasse», «décalaminer», «détartre», «lutter contre la sclérose ou l'ankylose», etc., autant d'expressions saisies ici et là dans le langage ordinaire des dirigeants.» (*Ibidem*)

Cette «guerre» passe «par des sacrifices individuels consentis par les personnes, et des sacrifices collectifs décidés en haut lieu, au nom de la raison économique» (*Ibidem*).

Quelle en est l'arme principale ? La peur.

Si on a un emploi : la peur de perdre son emploi, la peur du harcèlement, la peur de ne pas renouveler son contrat à durée déterminée, la peur de rester à un poste précaire et mal rémunéré, la peur de perdre son statut lorsqu'il est intéressant, la peur des sanctions, la peur de demander le respect de ses droits élémentaires...

Si on n'a pas d'emploi, ou pas encore : la peur de ne pas être attractif sur le marché des couples, la peur de ne pas pouvoir fonder une famille faute de salaire, la peur d'être mis au banc de la société, la peur de ne plus pouvoir payer son loyer ou son prêt, la peur d'être humilié par le regard des autres, la peur de ne pas pouvoir payer ses soins de santé, la peur de ne pas pouvoir participer à la vie sociale, la peur des fins de mois difficiles, la peur de devenir SDF...

Divers observateurs et mouvements sociaux dénoncent les inégalités sociales et économiques structurelles, les discriminations nécessaires à la création de cette peur. On les connaît : l'inégalité entre les pays du Nord et ceux du Sud, mais aussi entre les diplômés et les illettrés, entre les citoyens et les étrangers, entre les gens en bonne santé et les malades, entre les jeunes et les vieux, entre ceux qui ont un boulot rémunéré et ceux qui n'en n'ont pas, entre les hétérosexuels et les homosexuels, entre les blancs et les «gens de couleurs», entre les hommes et les femmes, entre les gens qui ont un travail normal et les artistes, etc.

Donc, la peur sociale est observée en tant que mécanisme propice à la soumission et au conformisme. C'est le lien que nous voyons entre *Souffrance en France : la banalisation de l'injustice sociale* de Dejours, le *Discours de la servitude volontaire* de La Boétie et *Rêver l'obscur. Femmes, magie & politique* de Starhawk.

Voici un second rapprochement plus réjouissant ! Celui d'exhorter à ne pas renoncer à notre émancipation. En effet, pourquoi Dejours a-t-il écrit un essai qui est à la fois un livre de dénonciation et de sensibilisation à la souffrance au travail ? Parce que selon lui, le nœud du maintien du problème réside dans le fait que nous y contribuons tous. À ce constat, il ajoute sa conviction militante que nous pouvons tous participer à son dénouement par la prise de conscience et la compréhension des mécanismes d'adaptation émotionnels à l'œuvre aussi bien au niveau individuel que collectif. D'après l'auteur, en effet, admettre qu'il existe des «lois économiques» ne veut pas dire pour autant considérer que celles-ci soient des lois naturelles, incontournables telles que l'idéologie économiciste néolibérale l'assène.

Nous adhérons à la pratique de ces questionnements ouverts par Dejours, La Boétie et Starhawk. Ainsi, pour déjouer la banalisation de l'injustice sociale de la souffrance au travail, il s'agirait déjà de douter de la naturalité de ces dites lois économiques et de remettre leur évidence en question, puisqu'il est possible de les étudier en analysant en quoi il

s'agit de lois instituées, élaborées et organisées par les humains eux-mêmes (Bodart, 2016), formalisées légalement dans des institutions aux mains des plus puissants. Il serait nécessaire de les observer en tant que normes et règles sociales qui organisent les conditions du travail collectif en produisant des phénomènes économiques, plutôt qu'en tant que lois intangibles et bonnes par nature qu'il s'agirait de laisser fonctionner sans intervenir et auxquelles les divers agents du système seraient tenus de se conformer au mieux pour lui permettre de fonctionner correctement.

Ce point de vue est bien entendu subjectif et ouvert au débat, ce qui ne signifie pas que cette subjectivité partielle soit sans fondement scientifique.

# NORMALITÉ ÉNIGMATIQUE

En psychopathologie, la normalité fait référence au fait de ne pas souffrir d'une maladie psychiatrique. Or, pour Dejours, la nouvelle «normalité» du travailleur et du chômeur est devenue le «résultat conquis de haute lutte contre la déstabilisation psychique provoquée par les contraintes de travail», elle est à présent le masque «d'une stratégie de défense collective» (Dejours, 1998, p. 43). Face à ce constat, il soutient donc le concept de «normalité souffrante» (*Ibidem*) et précise que la question de recherche en psychologie du travail se serait donc retournée : au lieu de traquer les maladies mentales du travail, il s'agirait à présent de débusquer comment, au contraire, les travailleurs parviennent à ne pas devenir fous en dépit des contraintes de travail auxquelles ils sont confrontés et à découvrir comment ils parviennent à rester dans la «normalité» ?

Puis, l'auteur poursuit la dénonciation de cette injustice sociale en ajoutant que c'est justement parce que les travailleurs et les chômeurs ont mis en place ces mécanismes de défense collectifs pour ne pas (plus) souffrir... que le système qui amène cette souffrance au travail perdure et se propage ! Il s'agirait purement et simplement d'un cercle vicieux.

Les analyses du fonctionnement de ces stratégies collectives de défense par les psychologues du travail révèlent en effet «qu'elles peuvent contribuer à rendre acceptables ce qui ne devrait pas l'être. De ce fait, les stratégies défensives jouent un rôle paradoxal, mais capital, au sein des ressorts subjectifs de la domination dont il a été question plus haut. Nécessaires à la protection de la santé mentale contre les effets délétères de la souffrance, les stratégies défensives peuvent aussi fonctionner comme un piège qui désensibilise contre ce qui fait souffrir. Et au-delà, elles permettent parfois de rendre tolérable la *souffrance éthique*, et non plus seulement psychique, si l'on entend par là la souffrance qui résulte non pas d'un mal subi par le sujet, mais celle qu'il peut éprouver de commettre, du fait de son travail, des actes qu'il réprouve moralement. (...) Et contre cette souffrance, s'il est capable de construire des défenses, il peut sauvegarder son équilibre psychique.» (*Idem*, p.44)

Longtemps considérée comme une plaie propre aux entreprises du secteur marchand dont on dit que «les patrons en veulent toujours plus», «ils pressent leurs travailleurs comme des citrons pour les jeter ensuite et en presser d'autres», les dernières années ont montré que la souffrance au travail existe également dans le secteur non-marchand. Que ce soit dans le secteur hospitalier, scolaire, mais aussi associatif, la majorité des travailleurs concernés sont motivés par l'utilité sociale de leur métier. Nombreux sont ceux en effet qui ont réalisé cette trajectoire professionnelle, voire militante, en vue de donner du sens à leur travail, d'y trouver également du bien-être grâce à un fonctionnement participatif et démocratique, tout en renonçant aux privilèges matériels et salariaux du secteur marchand.

Force est de constater par l'actualité et les témoignages des travailleurs, que tout en maintenant les distinctions économiques, juridiques et de finalité entre le marchand et le non-marchand, la souffrance au travail a envahi également cette sphère du monde professionnel. L'austérité budgétaire décidée par nos gouvernements, de manière plus accentuée encore depuis 2008, précarise par ailleurs ces structures ; les formes de *management* du privé percolent peu à peu dans le non-marchand explicitement ou insidieusement (Bern & Jeanmart, 2012 ; Jeanmart, 2012, 2013 ; Delruelle, 2015 ; Donjean, 2015 ; Frère, 2015 ; Ouraga, 2011, 2012, 2013).

D'une problématique de santé mentale privée et personnelle, Dejours nous invite dès lors à construire une question politique. Ne s'agirait-il pas, en effet, vu l'ampleur de cette posture défensive collective et son caractère structurel lié au contexte économique et managérial dénoncé, de la sortir de la sphère privée et d'en discuter dans la sphère publique qui nous concerne tous ?

Si nous sommes tous concernés par cette normalité énigmatique, en sommes-nous tous complices par conformisme passif ?

# LA PSYCHOLOGIE SOCIALE CONTRE LES DÉPENDANCES

Parmi les disciplines qui se sont penchées sur l'étude des mécanismes de dépendance, de conformisme, de domination, de soumission, de pouvoir, de normalisation – notamment au travail – il y a bien sûr la psychologie sociale. Cette jeune approche scientifique<sup>8</sup> a pris son essor pendant et après la seconde guerre mondiale. Au vu de leurs thèmes de recherches, il semblerait que l'énigme insupportable de la mise en place et du maintien pendant plusieurs années de camps de concentration d'opposants politiques, de camps de travail et d'extermination des juifs européens, ait suscité de nombreuses carrières de chercheurs en psychologie sociale (Lewin, Sherif, Asch, Heider, Milgram, ...).

Notons que cette approche ne s'intéresse pas spécifiquement au travail social comme d'aucuns le pensent au travers de sa dénomination. Le travail social s'y réfère cependant abondamment, car c'est une science dont les thèmes de recherche sont utiles aux actions éducatives, socio-culturelles, sociales, préventives, sanitaires, socio-professionnelles, etc.

La psychologie sociale est notamment définie comme «la science du conflit entre l'individu et la société» (Moscovici). D'autres définitions existent, variant en fonction de l'époque ainsi que des contextes historique et géographique de son développement. Leur dénominateur commun est cette discipline «étudie l'interaction entre l'individu et le collectif». Le terme *interaction* comprenant «tout ce que les individus font ensemble», mais aussi «ce qu'ils font l'un contre l'autre» ainsi que «la situation» dans laquelle se déroule l'action.

Ces recherches partent du constat (ou du présupposé<sup>9</sup>) que la réalité subjective est psychologiquement plus importante pour l'individu que la réalité objective. C'est-à-dire que si une situation est «vue» comme étant réelle, elle «est» réelle dans ses implications psychologiques.

La «réalité» est donc une construction symbolique qui résulte de l'interaction entre l'individu et son monde, l'être humain est à la fois produit et producteur de sa réalité. (Delouée, 2010 ; Aebischer, Oberlé, 1998/2007). Une romancière, Nancy Huston, soutient également cette thèse dans son essai *L'espèce fabulatrice* (2008). Elle rappelle que «de tout temps, les hommes ont essayé de donner du sens au monde, de s'expliquer puis d'expliquer à d'autres ce qui les entoure. De la mythologie à la philosophie, en passant par la sociologie, les sciences et les religions, ou encore l'histoire, cet être fabulateur qu'est l'humain n'a eu de cesse de s'attacher à mettre le monde en récit».

Comme le rappellent Verena Aebischer et Dominique Oberlé, l'étude des phénomènes psychosociaux vise «à mettre en évidence les effets réciproques, constants, entre les dynamiques personnelles et collectives ; à montrer que si les groupes façonnent et socialisent les individus, leur imprimant leur mode de faire et de penser, ils sont aussi produits par eux ; que les individus n'y sont pas seulement asservis, mais qu'ils s'en servent, et que si les groupes dans lesquels les hommes vivent, déterminent les conditions sociales de leur existence et les représentations qu'ils s'en font, il leur arrive aussi de vouloir transformer ces conditions d'existence (et parfois d'y réussir)» (Aebischer, Oberlé, 1998/2007, p. 4).

De quelles sortes de «groupes» s'agit-il ? Dans quels types de groupe ont-ils étudié notamment le phénomène du conformisme qui nous occupe en particulier ?

Selon De Visscher (2001, chapitres 1, 2 et 3) et Aebischer & Oberlé (1998/2007), la notion de groupe auxquelles ces recherches font référence renvoie «à un collectif par opposition à une collection. C'est dire que le principe de groupement des individus n'est pas la juxtaposition mais le rapport, réel ou symbolique, dans lequel se tissent des communautés d'action et de pensée qui orientent les conduites, dans un champ social où d'autres groupes existent. Ils ne se limitent pas à ceux, concrets, qui correspondent à la réunion effective de plusieurs personnes, mais renvoient également à une forme mentale, à travers laquelle se structurent les identités personnelles et collectives, et qu'on peut désigner par groupalité. Dans ce cadre, ce qui devient déterminant, c'est le sentiment d'appartenance qui lie l'individu à un ou plusieurs groupes, et la possibilité de repérer et délimiter différents groupes dans un champ social comme découpé par des frontières réelles ou symboliques.

Dans cette perspective, on peut parler de groupe quand des personnes s'y définissent elles-mêmes comme membres (sentiment d'appartenance) et qu'en même temps, elles sont définies par d'autres comme membres du dit groupe (visibilité sociale, Brown, 2000). C'est dans cette désignation à la fois interne et externe que se constitue le groupe, qui peut référer aussi bien à un petit groupe concret (équipe de football, groupe d'amis, etc.), à une communauté de pensée ou de croyance (religion, mouvement artistique, parti politique, etc.), à une catégorie sociale, un groupe ethnique ou une organisation (entreprise, hôpital, etc.)» (Aebischer, Oberlé, 1998/2007, p. 5)

Abordons à présent la définition du conformisme, selon la psychologie sociale.



# CONFORMITÉ AUX NORMES IMPLICITES

La conformisation est une des modalités possibles de l'influence sociale, comme la pression sociale<sup>10</sup>, la normalisation<sup>11</sup>, la soumission à l'autorité<sup>12</sup> (ou l'obéissance), l'influence majoritaire, l'influence minoritaire... (Aebischer, Oberlé, 1998/2007).

Pour la psychologie sociale, le conformisme «se manifeste par le fait qu'un individu (ou un sous-groupe) modifie ses comportements, ses attitudes, ses opinions, pour les mettre en harmonie avec ce qu'il perçoit être les comportements, les attitudes, les opinions d'un groupe dans lequel il est inséré ou souhaite être accepté.» (Aebischer, Oberlé, 1998/2007, p. 55) Pourrait-on parler d'une forme d'adaptation d'un individu ou d'un sous-groupe à leur environnement social ?

Ainsi, la conformisation va se développer, à la fois par la pression du groupe sur l'individu, mais également par l'adhésion volontaire de celui-ci dans le cadre de son projet d'y être accepté, «il y a différentes formes de conformismes, qui impliquent plus ou moins profondément la personne» (*Ibidem*). Divers facteurs interviennent : «les caractéristiques de la cible d'influence, celles de la source, et le contexte normatif global dans lequel a lieu leur interaction (il y a des groupes sociaux où la conformité est valorisée, d'autres où ce n'est pas le cas). Mais il faut tenir compte aussi du type de rapport qui s'établit entre la cible et la source et qui définit leur relation» (*Ibidem*). En effet, comme nous le verrons, un rapport asymétrique (par exemple hiérarchique), n'induit pas le même type de conformisme.

Quelle fonction est attribuée au conformisme ? Comme les interprétations de la réalité sont multiples dans un groupe, une bonne coordination entre ses membres nécessitent l'existence que ceux-ci «s'influencent les uns les autres pour se doter de normes de conduites» (Leyens, Yzerbyt, 1997, p.183). Comme Delouée, Leyens, Yzerbyt, Aebischer et Oberlé le notent, le partage des règles communes et le conformisme majoritaire des membres à ces règles sont ainsi une base nécessaire et essentielle au fonctionnement d'une société, d'une organisation, d'une association, d'une équipe pour en assurer l'existence, pour permettre sa cohésion interne.

«Il facilite l'interaction de ses membres, et par l'adhésion à un cadre de référence commun qu'il suppose, les rend plus opératoire par rapport aux buts qu'ils se donnent.» (Aebischer, Oberlé, 1998/2007, p. 60-61). Une fois les normes implicites et explicites adoptées par la majorité<sup>13</sup>, celle-ci se rend compte que certains de ses membres ne les partagent pas. «Presqu'automatiquement, il s'agira alors de faire rentrer tout le monde dans les rangs et d'imposer les vues majoritaires. En cas de réussite, on parlera de **conformité** de la part de l'individu ou du sous-groupe qui abandonne ainsi ses positions initiales pour adopter le point de vue majoritaire» (Leyens, Yzerbyt, 1997, p.183).

Cependant, malgré cette utilité fonctionnelle, le conformisme a été relié à l'influence majoritaire, «souvent connotée négativement dans notre société qui considère qu'un individu conformiste est quelqu'un d'influencable et incapable de défendre ses idées.» (Delouée, 2010/2013, p. 48) Cette représentation négative est également véhiculée par l'expression «se comporter comme des moutons de Panurge» qui fustige l'esprit grégaire attribué aux humains, à l'instar des moutons. Pour rappel, cette locution signifie «faire la même chose que les autres, suivre une mode, se conformer à une idée dominante, en éliminant tout sens critique»<sup>14</sup>. L'origine de cette expression courante est attribuée à un passage du roman satirique *Le Quart Livre* de François Rabelais (1548). Panurge en est un des héros. «Une altercation éclate entre le marchand Dindenault et Panurge, le premier s'étant moqué de l'accoutrement ridicule du second. Après le retour au calme, Panurge décide de lui acheter un mouton. (...) Panurge, après avoir en vain essayé d'abrèger les boniments à propos des propriétés merveilleuses de ces bêtes, en acquiert finalement un et le jette à l'eau. Le reste du troupeau va rejoindre son congénère, emportant Dindenault et les autres bergers qui tentent de les retenir en s'accrochant à eux»<sup>15</sup>.

Notons que le conformisme intervient dans des phénomènes d'exclusion et d'injustice sociale que nous connaissons bien : si on ne se conforme pas aux normes dominantes de la société et des groupes sociaux dans lesquels nous évoluons – que cette non-conformité soit volontaire ou pas, possible ou pas ! – cela a pour conséquence d'en être exclu ou de faire l'objet de représailles psychologiques, physiques et matérielles, le terme «représailles» étant régulièrement un euphémisme. Certaines de ces sanctions sont même rendues légales par des décisions ministérielles, voire gouvernementales, dans des pays qui se targuent d'être démocratiques.

Ces dernières années nous ont offert divers exemples de ce type, que ce soit dans l'Union Européenne ou aux États-Unis d'Amérique.

Enfin, autre conséquence négative, «force est de constater aussi que le conformisme peut provoquer l'adhésion à des croyances fausses ou malfaisantes, engendrer des comportements que les individus réprouvent et que, impliquant la valorisation du consensus et de *statu quo*, il se révèle être, dans bien des cas, un frein à des changements nécessaires et/ou souhaités.» (Aebischer, Oberlé, 1998/2007, p.61)

Ainsi, nous voyons que le conformisme ne peut être défini en soi au travers du questionnement moral : il n'est ni «bon» ni «mauvais». C'est un phénomène psychosocial observable qui peut être favorable ou défavorable aux intentions, aux intérêts, aux stratégies des différents membres d'un groupe, en fonction de la place occupée par ceux-ci dans la situation analysée et des divers paramètres qui influencent leurs comportements, leurs attitudes, leurs représentations, leurs croyances. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'est pas possible de réaliser un questionnement éthique lorsque nous sommes aux prises de ce phénomène dans une circonstance donnée. C'est tout le sens de ce livret de pouvoir y contribuer.

Observons que le conformisme à l'œuvre dans un groupe va évoluer au gré des changements de la dynamique du groupe. Divers paramètres peuvent en effet intervenir tels que l'arrivée ou le départ d'un ou plusieurs membres, la modification du contexte et de l'environnement, la nature et la qualité des relations entre les individus et les sous-groupes, la constitution des sous-groupes éventuels et leurs modifications, la redéfinition des buts et objectifs, les compétences et expertises nécessaires en fonction des tâches à mener, etc.

Enfin, notons que plusieurs sortes de conformisme sont distinguées par les chercheurs psychosociaux, comme nous le verrons en détail dans le chapitre suivant.



# DIFFÉRENTS CONFORMISMES

Kelman (1958, 1961) a pu identifier différentes formes de conformisme au cours de ses recherches, chacune se distinguant par le fait qu'elles impliquent plus ou moins profondément la personne et se différenciant par les conditions sociales dans lesquelles elles émergent. (Aebischer, Oberlé, 1998/2007 ; Delouée, 2010/2013)

Dans une de ses expériences, Kelman étudie les effets de divers éléments qu'il fait intervenir pour en découvrir les impacts spécifiques dans le processus comme, par exemple, l'anonymat.

## L'EXPÉRIENCE DE KELMAN (1958)

«L'expérience a lieu au moment où la Cour suprême, aux États-Unis, s'apprête à faire voter une loi contre la ségrégation des Noirs dans les écoles publiques américaines. Les sujets sont des étudiants noirs, majoritairement antiségrégationnistes. On leur fait écouter une soi-disant émission radiophonique, dans laquelle l'orateur défend le point de vue qu'il faut maintenir quelques établissements noirs, pour préserver la culture et l'histoire des Noirs.

- Dans une première condition, on dit aux étudiants que l'orateur est le président pour la Fondation des collèges noirs et celui-ci annonce sa décision de supprimer les aides financières aux collèges qui s'opposeraient à la décision. Il s'agit donc d'une condition où le contrôle social de la source est élevé.
- Dans une deuxième condition, on dit aux étudiants que l'orateur, également un Noir, est le président d'une organisation qui a joué un grand rôle dans la décision de la Cour suprême. Celui-ci insiste sur le fait qu'il représente l'opinion de l'ensemble des membres de son organisation. Il s'agit donc d'une condition dans laquelle l'attrait de la source est élevé.

- Dans une troisième condition, on dit aux étudiants que l'orateur, cette fois-ci un Blanc, est un historien prestigieux. Celui-ci appuie son argumentation sur ses (soi-disant) recherches scientifiques. Dans cette condition, c'est la crédibilité de la source qui est mise en évidence.

Après avoir entendu la bande son, les étudiants doivent répondre à trois questionnaires : le premier leur est présenté juste après l'écoute, ils y notent leur nom ; le deuxième, anonyme, juste après le premier ; le troisième, trois semaines après l'écoute. On leur a dit que les résultats du premier questionnaire seraient communiqués à l'orateur.

Voici les résultats :

1. Lorsque l'orateur est présenté comme ayant des moyens de contrôle et de sanction, on constate son influence, mais uniquement quand le questionnaire est nominal.
2. Lorsque le président est présenté comme le président d'une association qui fait référence pour les sujets, son influence se manifeste tant que celui-ci et le groupe qu'il représente sont visibles, existants à leurs yeux (deux premiers questionnaires). Trois semaines plus tard, ils ne se conforment plus.
3. Lorsque l'orateur est présenté comme un scientifique prestigieux, son influence se développe dans les trois conditions de récolte des réponses, y compris trois semaines plus tard.» (Aebischer, Oberlé, 1998/2007, p. 56)

Ainsi, l'expérience de Kelman met en évidence que les différentes modalités du conformisme dépendent des caractéristiques de la relation entre la source et la cible d'influence.

Les trois formes de conformisme qu'il a distinguées sont la *compliance*, l'*identification* et l'*intériorisation* (Aebischer, Oberlé, 1998/2007 ; Delouée, 2010/2013) que nous allons développer.

## LA COMPLAISANCE

Dans cette forme, il s'agit d'un conformisme utilitaire, l'individu modifie ses comportements, ses attitudes, ses opinions pour pouvoir préserver l'approbation du groupe à son sujet et pouvoir continuer d'y être accepté (Aebischer, Oberlé, 1998/2007).

Il est à noter que dans ce type de conformisme, les croyances de la personne ne sont pas atteintes (*Idem*).

«Cette forme de conformisme apparaît en particulier quand la relation d'influence est fondée sur des relations de pouvoir dans lesquelles celui qui cherche à influencer est celui qui domine». (*Idem*, p.57)

Dans ce processus d'influence, il y a acceptation publique d'un comportement sans adhésion en privé (Delouée, 2010), parce que l'on craint une sanction matérielle (suppression de moyens financiers, contravention...) ou symbolique (réprimande, désapprobation, perte d'estime...).

C'est une forme d'influence temporaire qui ne dure que tant que «les autres» ou «le pouvoir» peuvent infliger des mesures répressives qu'elles soient symboliques, matérielles, corporelles, juridiques, etc. ... ou que la personne qui se conforme croit qu'ils le peuvent, et les craint (*Ibidem*).

C'est notamment par peur d'être rejetée du groupe que la personne va se conformer (*Ibidem*).

## L'IDENTIFICATION

Sous cette forme, «le sujet désire maintenir ou établir des relations positives avec un groupe qui l'attire, qui est important pour lui» (Aebischer, Oberlé, 1998/2007, p.57).

«Le sujet croit éventuellement ce qu'il affiche, mais ce qui lui importe, c'est sa relation à ce groupe.» (*Idem*) La problématique de l'identification est pour cette raison développée surtout dans les recherches sur les groupes de référence<sup>16</sup>.

«Cette forme de conformisme se développe si un groupe *attractif* existe dans l'environnement socio-affectif du sujet, s'il est suffisamment «visible» pour lui, au moins symboliquement.» (*Ibidem*)

La personne désire ressembler à quelqu'un ou aux membres d'un groupe attractif pour elle. (Delouée, 2010)

Les effets de cette forme d'influence sont plus durables que ceux du processus de complaisance. Ils se manifestent aussi bien en public qu'en privé. (*Ibidem*)

«Cette forme de conformisme se maintiendra aussi longtemps que la personne désirera s'identifier au groupe ou à certains de ses membres» (Delouée, 2010, p.51).

Cette influence pourra cesser dès que celle-ci ou le groupe perdront de l'importance pour la personne influencée. (*Ibidem*)

## L'INTÉRIORISATION

Sous cette forme, «le conformisme ne vient ni du contrôle social [complaisance], ni de la visibilité d'un groupe valorisé [identification], mais du fait que le contenu évoqué par la source d'influence est intégré dans le système de valeurs» de la personne (Aebischer, Oberlé, 1998/2007, p. 57). Celle-ci modifie alors ses croyances.

Pour Kelman cette modification est possible quand la source d'influence «a une haute crédibilité (notoriété, compétence, prestige...), de sorte que son message a pour le sujet valeur de vérité ou d'objectivité.» (*Ibidem*)

Il est à noter que lorsque cette intériorisation, qui aboutit à des conversions, n'est pas le fait d'une dépendance à un individu ou à un groupe prestigieux, il est alors le résultat d'une restructuration cognitive de la personne, de la représentation mentale qu'elle se fait à propos de ce qui fait l'objet du conformisme. (Aebischer, Oberlé, 1998/2007)

La personne croit profondément en la justesse des opinions de sa référence (exemple : le parent, l'enseignant, l'ami, le journaliste, l'humoriste, le chanteur, l'auteur, la personnalité politique, etc.) : c'est la forme la plus profonde et la plus durable à la fois, que ce soit en public ou en privé. (Delouée, 2010).

## COMMENTAIRES

Dans les trois sortes de conformisme distinguées par Kelman, le conformisme est le résultat d'une négociation tacite entre le point de vue d'un individu (ou d'un sous-groupe) qui fait autorité et ceux qui s'y trouvent confrontés. Selon Moscovici, cette négociation tacite a lieu pour résoudre de manière non explicite la tension provoquée par leur divergence, la solution choisie correspondant à une réduction ou une occultation du conflit, voire à une disparition de celui-ci, par l'adoption de la norme qui fait alors autorité dans le groupe, afin de préserver le groupe d'un risque d'éclatement éventuel, pour ne pas entraver son fonctionnement, pour ne pas en être exclu, etc. (Moscovici, Ricateau, 1972 ; Aebischer, Oberlé, 1998/2007)

Par ailleurs, «ces trois formes de conformisme ne sont pas indépendantes les unes des autres» (Delouée, 2010, p.51). Elles peuvent s'enchaîner dans un processus où la personne commence à se conformer d'abord par complaisance puis, quand elle développe un sentiment d'appartenance au groupe, elle peut s'identifier aux membres du groupe et se conformer pour leur ressembler encore davantage, et enfin, elle peut finir par intérioriser les normes du groupe et s'approprier les comportements, attitudes, croyances et valeurs valorisés dans celui-ci. (*Idem*)



# INFLUENCE DE LA MAJORITÉ

Les chercheurs ont identifié que le point de vue de la majorité est considéré couramment et erronément comme un gage de vérité. C'est d'ailleurs ce principe qui est mis à l'œuvre dans les jurys, notamment dans les tribunaux aux États-Unis.<sup>17</sup> Asch, au milieu du siècle passé, s'est donc demandé si les gens se conforment à la majorité «même lorsqu'ils pensent que celle-ci a tort, ou conservent-ils leur autonomie, leur libre arbitre ?» (Delouée, 2010, p. 48). Il souhaitait savoir «dans quelle mesure l'humain est capable de résister à des influences néfastes» (Aebisher, Oberlé, 1998/2007, p.61) ou erronées ?

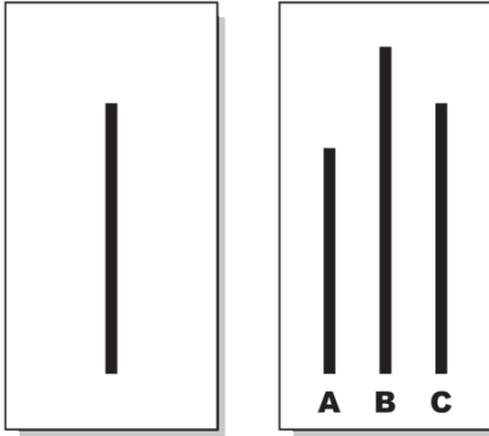
Pour répondre à ces questions, il va mettre en place une expérience dans laquelle la réponse à donner est sans équivoque afin de voir si l'individu va se laisser influencer ou pas par la réponse clairement erronée de la majorité (celle-ci étant constituée de complices de l'expérimentateur). (Delouée, 2010) Les résultats sont surprenants.

## L'EXPÉRIENCE D'ASCH (1955)

«Dans cette expérience de Asch, qui est devenue la référence pour toutes les études sur le conformisme, la tâche expérimentale consiste à comparer des lignes entre elles, et à déterminer lesquelles sont de longueur égale (voir dessin ci-dessous).

Pour répondre à cette question, les sujets de l'expérience sont intégrés dans des groupes de 7 à 9 personnes. Tous les membres de ces groupes, sauf le sujet expérimental, sont des compères de l'expérimentateur, qui vont proposer des réponses erronées dans douze essais sur les dix-huit que comporte l'expérience.» (Aebischer et Oberlé, 1998/2007, p.60)

La question de l'expérimentateur est «À quelle ligne du tableau de droite la ligne du tableau de gauche est-elle égale ?» (*Ibidem*)



Comme on peut le voir sur l'image, la réponse est évidente et peut être déterminée à l'œil nu. Les participants doivent alors comparer des séries de lignes à la ligne de référence : l'expérimentateur les convie d'abord à choisir individuellement et silencieusement la ligne identique à la ligne-étalon. Ensuite, chacun à tour de rôle, ils sont invités à dire à haute voix quelle est la réponse. Dix-huit séries sont ainsi présentées. Pour rappel, il n'y a qu'un participant à l'expérience, tous les autres membres du groupe étant des complices de l'expérimentateur qui suivent des consignes prévues par celui-ci. Ceux-ci avaient comme mission de donner la réponse correcte sur six séries et de donner une réponse incorrecte et unanime sur les douze autres séries tout en faisant semblant d'être des participants *lambda*. (Delouée, 2010 ; Aebischer, Oberlé, 1998/2007 ; Leyens, Yzerbyt, 1997)

Ce qui est évalué par l'expérimentateur, c'est le nombre de réponses erronées que le participant «naïf» va donner, et qui mettra en avant le conformisme à la majorité ou pas.

Note : il y a un groupe de contrôle. Dans cette situation-là, les participants doivent donner les réponses par écrit (en privé). Sur les 37 sujets du groupe de contrôle, seules trois réponses sont erronées (elles proviennent de deux participants). Cette précaution expérimentale prouve que les réponses étaient évidentes.

## **SUPPORT SOCIAL COMME FACTEUR DE RÉSISTANCE À LA CONFORMITÉ**

Alors qu'Asch compte sur une certaine résistance des sujets puisque les éléments à comparer ne comportent pas d'ambiguïté et qu'ils peuvent être sûrs de leurs réponses, sa surprise est grande lorsqu'il découvre que le «taux de suivisme est considérable», «au total, 37% des réponses, c'est-à-dire plus d'une réponse sur trois, sont conformes à celle formulée par le reste du groupe» (Leyens, Yzerbyt, 1997, p.186). Ainsi, les «résultats prouvent la conformité due à la pression de la majorité» (Delouvé, 2010, p.49)

Mais Asch n'en reste pas là.

Il observe que lorsque les sujets sont testés individuellement en dehors de l'influence du groupe («isolés»), «moins de 1% des réponses s'avèrent fausses» (*Ibidem*).

Alors, dans une variante expérimentale, il met en place une situation de groupe où la majorité n'est pas unanime, autrement dit, le participant «naïf» n'est plus seul parce qu'il partage la même réponse qu'une autre personne dans le groupe. Asch observe alors que le taux de conformisme de cette condition expérimentale diminue très fortement, il passe de 37% à 5,5 % ! Il en déduit que «l'isolement face à la majorité constitue un facteur capital et déterminant pour obtenir cet effet de conformisme» (*Ibidem*). (Conclusion qu'il confirmera avec une seconde variante de l'expérience).

Ainsi, «Tant que les individus ont un support social, ils se conforment très peu, mais privés de support, le taux de conformisme augmente de nouveau». (*Ibidem*)

Grâce à d'autres variantes, Asch note qu'il existerait un autre facteur qui influence le taux de conformisme, ce sont les caractéristiques personnelles des individus. Certains se conformeraient plus que d'autres et d'autres refuseraient de se conformer, les résultats obtenus «suggèrent l'existence de deux catégories d'attitudes : l'indépendance et le conformisme» (Leyens, Yzerbyt, 1997, p.186). Comment identifie-t-il cela ? Lorsqu'Asch questionne les sujets à propos des raisons de leur comportement au cours de l'expérience, les comptes-rendus des entretiens «confortent l'idée qu'il existe bel et bien deux grandes catégories de réactions.

D'un côté, la manifestation d'indépendance se caractérise par un sentiment de confiance du sujet dans ses propres perceptions ou par un sentiment de retrait et de défiance par rapport aux autres participants. De l'autre, on retrouve la stratégie de suivisme. Certains sujets avouent avoir eu peur des réactions négatives des autres membres du groupe. D'autres reconnaissent avoir suivi l'avis de la majorité parce que son unanimité plaidait en faveur de l'exactitude» (*Ibidem*).

# PRESSION IMPLICITE

Mais quand une personne ne subit pas de pression pour se conformer, ni implicite, ni explicite, comment expliquer alors qu'elle ressent une tension intérieure lorsqu'elle découvre que ses réponses ou ses opinions diffèrent de celles des autres ? Comment se fait-il également qu'elle résolve ce conflit en se conformant aux réponses des autres [plutôt que de laisser la question en suspens ou de se faire confiance en tranchant en faveur de sa propre réponse] ? (Aebischer et Oberlé, 1998/2007)

Qui ne s'est pas posé cette question un jour ou l'autre en regrettant un choix malencontreux malgré une petite voix intérieure que l'on avait fait taire, puis qui après coup, se re-manifeste par un «je te l'avais bien dit» rageur ?

Selon les entretiens réalisés par Asch, les «raisons de l'indépendance et du conformisme touchent aux mêmes sphères et suggèrent l'existence d'un double conflit. Le premier type de souci renvoie à un désir d'objectivité face à l'environnement. Les gens sont habitués à faire confiance à leurs sens et les réponses des autres participants amènent le doute. Comment se doivent-ils de réagir ? Le second souci est davantage social et prend en compte les relations avec les autres participants. En effet, les sujets ne tiennent pas à se placer en marge du groupe et sont prêts à faire des concessions. Ils iront jusqu'à mettre en veilleuse leur point de vue pour sauvegarder la bonne entente entre les membres du groupe». (Leyens, Yzerbyt, 1997, p. 187)

Selon Deutsch et Gerard (1955), la réponse à ces questions renvoie à l'existence de deux types de dépendance qui permettent deux formes de pression implicite : la dépendance informationnelle et la dépendance normative.

## LA DÉPENDANCE INFORMATIONNELLE

Cette dépendance ou influence provient de notre besoin d'exactitude d'après les travaux de Deutsch et Gerard réalisés en 1955. «Elle renvoie à la prise en compte des opinions d'autrui pour en savoir plus sur la réalité» (Leyens, Yzerbyt, 1997, p.187) Comme il est important pour nous d'évaluer correctement la réalité, de porter des jugements exacts sur les choses, les événements et les gens,

c'est pour nous assurer de l'exactitude de notre jugement ou pour la rechercher que nous nous tournons facilement vers les autres lorsque nous ne sommes pas sûrs de notre jugement personnel, ou lorsque nous manquons d'information pour établir une description des faits ou élaborer une opinion. Nous sommes alors «prêts à nous en remettre à ceux que nous considérons comme experts en la matière» (Aebischer, Oberlé, 1998/2007, p.58). De plus, nous pensons que le consensus est un gage de vérité, une croyance souvent erronée d'après les travaux d'Oberlé et Drozda-Senkowska (2002, cité par Aebischer, Oberlé, 1998/2007). Mais cette croyance, même fautive, nous pousse à développer notre propension à adopter la position de la majorité selon les recherches de Martin, Gardikiotis, Hewstone (2002, *idem*).

Ainsi, «Le processus de conformisme est alors fonction du degré de compétence de la source ou du degré de crédibilité qui la caractérise» (Delouée, 2010, p.50).

## LA DÉPENDANCE NORMATIVE

Par ailleurs, autre raison de notre suivisme éventuel, Deutsch et Gerard ont identifié que la dépendance normative, quant à elle, renvoie à des motivations sociales, à notre besoin d'être accepté et approuvé par les autres (Leyens, Yzerbyt, 1997 ; Aebischer et Oberlé, 1998/2007 ; Delouée, 2010). Cette recherche d'approbation sociale a lieu en présence d'autrui, lorsque la personne se conforme à l'avis de la majorité pour éviter de se sentir ridicule, par exemple, ou pour être bien perçu par les autres membres du groupe et de sa hiérarchie, ou encore par crainte que la transgression de la norme du groupe soit sanctionnée d'une manière ou d'une autre, que ce soit immédiatement ou plus tard, de manière indirecte. (Delouée, 2010)

## COMMENTAIRES

Premièrement, selon la théorie du référent informationnel (Turner, 1991), si, pour renforcer la validité de nos comportements, jugements et raisonnements, nous dépendons de l'avis d'autrui, «il ne s'agit pas de n'importe quel autrui mais de gens à qui nous faisons confiance.» (Aebischer, Oberlé, 1998/2007, p. 58) Et l'on sait grâce aux travaux de Turner (1991) que ce sont «les membres de nos groupes de références (...) que nous jugeons dignes de foi» (*Ibidem*).<sup>18</sup>

Deuxième commentaire, la dépendance informationnelle est apparentée à la théorie de la comparaison sociale de Festinger (1950, 1954). «Les gens s'appuient sur leur entourage social pour valider leur opinion sur la réalité» (Leyens, Yzerbyt, 1997, p.187). Selon Festinger «nous avons un besoin constant d'évaluer notre position par rapport aux autres» (*Ibidem*).<sup>19</sup>

Troisièmement, une remarque bien connue des négociateurs est proposée par Moscovici et Ricateau : «le consensus interindividuel contribue en grande partie à la validation sociale des caractéristiques de l'environnement. Si nous considérons l'information transmise, nous constatons qu'elle varie moins, quant à ses modalités, d'un membre de la majorité à l'autre que dans la minorité. L'expérience quotidienne nous montre en effet que les minorités s'accordent rarement autour d'une thèse unique. Les minoritaires tendent au contraire à accentuer les écarts qui les différencient, fût-ce de la manière la plus subtile. Il n'en va pas de même pour la majorité dont le souci est l'efficacité maximum (il faut remarquer que la différenciation des thèses minoritaires est particulièrement évidente dans les relations politisées). On peut en conclure que la majorité connaît une certaine consistance interindividuelle dans les modalités de transmission de l'information, tandis qu'il semble y avoir hétérogénéité quant à la minorité. Dès lors, la «minorité considère le groupe à la fois comme une source de consensus et un moyen de réduire la variabilité» (Moscovici, 1969, p. 48), dans le cas où les individus sont confrontés à une même situation et ont donné préalablement des informations conflictuelles : «les jugements et opinions du groupe remplissent ce rôle et sont acceptables dans la mesure où ils sont consistants» (...) «Nous pouvons supposer alors que le mécanisme de la négociation propre au processus de conformisme dépend de la consistance de l'information transmise par la majorité, ce qui interdit de concevoir le conformisme comme une pure soumission à la norme. Cependant la consistance interindividuelle de la majorité provoque un certain blocage des concessions au cours du processus de négociation. La minorité doit alors élaborer une stratégie qui tienne compte à la fois de la négociation et de la nécessité d'un accord interindividuel : la minorité «accepte» la norme de la majorité parce qu'elle est validée par la consistance interindividuelle de l'information.» (Moscovici, Ricateau, 1972, p. 167-168)

Enfin, dernier commentaire, comme le titre du chapitre le signalait, dans les formes de conformisme que nous venons de distinguer, toutes étaient liées à des phénomènes d'influence implicite, à des adaptations tacites aux normes d'autrui.

Ce n'est pas toujours le cas. Nous allons à présent aborder la forme de conformisme qui se manifeste lorsque l'influence est explicite.

# PRESSION EXPLICITE

Lorsqu'une injonction ou un ordre d'obéir ont été clairement formulés, si par ailleurs, cette pression se situe «dans le cadre d'une relation asymétrique dans laquelle celui qui donne l'ordre a un statut supérieur à l'autre, et qui fait autorité», on parle de pression explicite au conformisme (Aebischer et Oberlé, 1998/2007, p.58).

Les célèbres expériences de Milgram (1974) sont une référence en ce domaine. Nous ne développerons pas ici ce phénomène de soumission à l'autorité puisqu'elle fait l'objet d'une publication complémentaire<sup>20</sup>. Rappelons-en néanmoins l'essentiel.

«Milgram a imaginé une procédure expérimentale permettant d'observer à quelles conditions un individu se soumettrait à l'ordre d'infliger des chocs électriques douloureux à un autre individu [l'élève] (bien sûr, le dispositif électrique est fictif, mais les sujets l'ignorent).» Les résultats furent inimaginables. (Aebischer et Oberlé, 1998/2007, p.58)

Non seulement les «moniteurs» vont administrer décharge sur décharge, mais certains vont continuer même lorsque les plaintes de l'«élève» deviennent véhémentes et sa souffrance très manifeste par des cris (l'«élève» est un comédien complice de l'expérimentateur, à l'insu des «moniteurs»). (Milgram, 1974/1980) «Chaque fois qu'il hésite à administrer une décharge, il reçoit l'ordre de poursuivre. Pour se tirer d'une situation insoutenable, il doit donc rompre avec l'autorité. Le but de notre investigation était de découvrir quand et comment se produirait cette rupture en dépit d'un impératif moral clairement défini.» (*Ibidem*, p.20)

Diverses conditions expérimentales permirent aux expérimentateurs de mettre en évidence les facteurs qui font diminuer le taux d'obéissance. Ils identifièrent ceux qui touchent à la relation du sujet à la «victime» (variation de la proximité physique), à la relation à l'autorité (variation de la force de la pression et de l'exigence), à l'existence d'un support social (variation de la présence ou non d'un appui à la désobéissance) (Aebischer, Oberlé, 1998/2007).

Ces expériences ont été vulgarisées au cinéma par le film français *I... comme Icare* réalisé par Henri Verneuil, sorti en 1979, dans lequel jouait Yves Montand et plus récemment, par le film américain *Experimenter*, de Michael Almereyda (2016), avec Peter Sarsgaard et Winona Ryder.

Citons également *Le Jeu de la mort*, un excellent documentaire de Thomas Bornot et Gilles Amado (2009), «diffusé pour la première fois en mars 2010, et mettant en scène un faux jeu télévisé (*La Zone Xtrême*) durant lequel un candidat doit envoyer des décharges électriques de plus en plus fortes à un autre candidat, jusqu'à des tensions pouvant entraîner la mort. La mise en scène reproduit l'expérience de Milgram réalisée initialement aux États-Unis dans les années 1960 pour étudier l'influence de l'autorité sur l'obéissance : les décharges électriques sont fictives, un acteur feignant de les subir, et l'objectif est de tester la capacité à désobéir du candidat qui inflige ce traitement et qui n'est pas au courant de l'expérience. La différence notable avec l'expérience originelle est que l'autorité scientifique est remplacée par une présentatrice de télévision, Tania Young»<sup>21</sup>. Jean-Léon Beauvois a assuré la direction scientifique de l'émission et a publié avec Didier Courbet et Dominique Oberlé plusieurs articles sur cette expérience de télé-réalité. Ceux-ci en ont analysé les résultats et les ont replacés dans leur contexte social, le nôtre<sup>22</sup>.

# CONCLUSION OUVERTE

Ce livret avait comme intention d'ouvrir une réflexion à propos du conformisme et de le questionner en regard de la banalisation de l'injustice sociale dénoncée diversement par La Boétie (1576), Dejours (1998/2006), Starhawk (2003/2015) et OXFAM (2004). Nous avons ainsi rappelé quelques éléments de notre contexte économique et social.

Nous avons ensuite présenté la psychologie sociale, la discipline de recherche que nous avons choisie comme référence pour étudier le conformisme. En donnant divers éléments de description du phénomène, nous avons également tenté d'éclairer succinctement des dispositifs de recherche expérimentale mis en œuvre pour élucider son énigme. Nous espérons que ces divers éléments vous seront utiles pour décrypter encore mieux les phénomènes de groupe que vous avez déjà observés au cours de vos diverses expériences personnelles.

Cela vous sera-t-il utile pour débusquer et vous émanciper de «ce qui vous retient» de vous sentir libre, de vous libérer de ce dont vous vous sentez dépendant, d'élucider quelles sont les personnes ou les groupes de référence par lesquelles vous êtes influencés, de clarifier à quelles personnes ou à quelles valeurs vous êtes loyal ?

Comme nous l'avons vu, il y a diverses formes de conformisme, divers facteurs d'influence sociale qui agissent sur nos comportements, nos attitudes, nos croyances, nos représentations. Ainsi, pour comprendre le conformisme, il s'agit dans chaque situation particulière de le contextualiser et de l'analyser à divers niveaux de compréhension du phénomène (intra-individuel, interpersonnel, groupal, organisationnel, idéologique, sociétal)<sup>23</sup>, en regard des éléments particuliers dans lequel il apparaît et évolue, et cela, pour chacun des membres du groupe concerné.

La question de départ «Pourquoi acceptons-nous de nous conformer ?», était bien entendu une interrogation rhétorique, non une question correctement formulée dans le cadre d'une recherche. Effectivement, en distinguant diverses formes de conformisme, on a pu voir que celui-ci n'est pas à «accepter» ou à «refuser», il émerge en dehors de procédures de délibération ou de résolution de conflit définies comme telles.

Le conformisme survient justement de manière tacite, peut-être même parce qu'il y a un avantage secondaire à ne pas exprimer ouvertement les désaccords qui émergent dans le groupe, l'organisation, l'association, l'équipe... Il se constate, parfois, après coup, mais pas forcément. C'est bien là que se situe l'embarras qu'il peut occasionner à ceux qui souhaitent agir «par eux-mêmes», de la manière la plus lucide et éclairée possible.

Peut-être est-ce notamment «à cause» de phénomènes latents de ce type, inévitables dans tous les groupes, que la méthodologie de l'analyse institutionnelle a été développée ? Celle-ci est une méthode d'intervention qui favorise l'expression des avis contraires au sein d'une organisation, donnant au débat une valeur dynamisante, structurante et positive (Bodart, 2016). Nous vous renvoyons aux deux publications qu'Yves Bodart lui a consacrées pour en savoir davantage. Comme l'indique Bodart, «le matériau de l'analyse institutionnelle n'est donc pas directement accessible. Il se cache derrière des apparences et des résistances. Pour dépasser ces dernières, pour lever le «refoulement institutionnel», le raisonnement intellectuel visant à une prise de conscience cognitive ne suffit pas. Une levée du voile, au moins partielle, ne peut survenir qu'à partir d'une crise (dans le sens de «mise en question») de l'institution. L'élément déclencheur de cette crise en devient l'élément analyseur.»<sup>24</sup> (2016, p. 22).

Le conformisme est un phénomène de groupe. S'il pose question, n'est-ce pas grâce à une réflexivité collective qu'il pourrait être intéressant de l'élucider ?

# BIBLIOGRAPHIE

Aebischer Verena, Oberlé, Dominique, (1998, 2007 - 3<sup>ème</sup> édition revue et augmentée), *Le groupe en psychologie sociale*, Paris, Dunod.

Arce Ramon, Fariña Francisca, Novo Mercedes, Egido Angel, (2009), *Théorie et méthode de recherche en psychologie sociale*, Paris, L'Harmattan.

Arendt, Hannah, (1971), «Sur la violence», 1971, in tr. Fr. Guy Durand, (1994), *Du mensonge à la violence*, Pocket,.

Bassis, Odette (avril 2006), «La démarche d'auto-socio-construction du savoir», dans Dialogue n° 120, «Le savoir ça se construit, l'émancipation aussi», Groupe Français de Pédagogie Nouvelle.

Deconchy, Jean-Pierre, (1980), *La psychologie sociale*, manuscrit non publié, Université Paris 10 – Nanterre. Cité par Dubost, Jean, (2006), *Psychosociologie et Intervention*, Paris, L'Harmattan.

Dejours, Christophe (1998/2006), *Souffrance en France : la banalisation de l'injustice sociale*, Paris, Seuil.

Delouée, Sylvain (Auteur), Margot (Illustrateur) (2011), *Pourquoi faisons-nous des choses stupides ou irrationnelles ?!*, Paris, Dunod.

De Visscher, Pierre, (2001), *La dynamique des groupes d'hier à aujourd'hui*, Paris, PUF.

Delouée, Sylvain, (2010), *Psychologie sociale*, Paris, Dunod.

Dortier, Jean-François, (septembre-octobre 2008), «La grande histoire de la psychologie» in *Sciences humaines* (hors-série n°7).

Fayol, Henri, (1916), «L'administration industrielle et générale. Prévoyance, Organisation, Commandement, Coordination, Contrôle», *Bulletin de la Société de l'Industrie Minérale*, n°10, p. 5-164, réédité 13 fois chez Dunod.

Garric Audrey , (2014), «Plongée dans l'univers sordide des élevages en batterie de poules pondeuses» article publié en ligne le mercredi 17 septembre 2014, sur le site du journal Le Monde.fr, <http://ecologie>.

[blog.lemonde.fr/2014/09/17/plongee-dans-lunivers-sordide-des-elevages-en-batterie-de-poules-pondeuses/](http://blog.lemonde.fr/2014/09/17/plongee-dans-lunivers-sordide-des-elevages-en-batterie-de-poules-pondeuses/)

Huston, Nancy, (2008), *L'espèce fabulatrice*, coll. Un endroit où aller, Arles, Éd. Actes Sud.

Joule, Robert-Vincent, Beauvois, Jean-Léon (1987), *Le Petit traité de manipulation à l'usage des honnêtes gens*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.

Joule, Robert-Vincent, Beauvois, Jean-Léon (1998, 5<sup>ème</sup> édition corrigée 2006), *La soumission librement consentie. Comment amener les gens à faire librement ce qu'ils doivent faire ?*, Paris, Presses Universitaires de France.

Graminiès Clément ( Critique consulté le 3 novembre 2016) : «Le conformiste, Il conformista. La normalité du mal», sur CRITIKAT.com <http://www.critikat.com/actualite-cine/critique/le-conformiste.html>

Leyens, Jacques-Philippe, Yzerbyt, (1997), *Psychologie sociale*, Bruxelles, Mardaga.

Milgram, Stanley (1974), *Soumission à l'autorité : un point de vue expérimental*, Paris, Calmann-Lévy.

Myers, David G., (adapté par Guéguen Nicolas), (2006), *Psychologie sociale pour manager*, Paris, Dunod.

Moscovici, Serge, (1984), *Psychologie Sociale*, Paris, Presses Universitaires de France.

Moscovici Serge, Ricarteau, Philippe, (1972), *Introduction à la psychologie sociale*,

Moscovici, Serge, Ricateau, Philippe, (1972), «Conformité, minorité et influence sociale» (chapitre 5, pp. 139-191) dans l'ouvrage sous la direction de Serge Moscovici, *Introduction à la psychologie sociale. Tome I. Les phénomènes de base*, Paris, Librairie Larousse, Collection : Sciences humaines et sociales

OXFAM, (2014), *En finir avec les inégalités extrêmes. Confiscation politique et inégalités économiques*, Oxfam GB pour Oxfam International

Starhawk, (2003/2015), *Rêver l'obscur - Femmes, magie et politique*, Paris, Cambourakis.

Vallerand, Robert-J. (Dir.) (1994), *Les fondements de la psychologie sociale*, Boucherville, Gaëtan Morin.

# OUTILS PÉDAGOGIQUES

Bern, Thomas, Jeanmart, Gaëlle (Philocité), (2012), *L'ère de l'évaluation - Une nouvelle mythologie de notre temps*, Collection Travail en action, Seraing, C.D.G.A.I.

Bodart, Yves, (2016), *L'analyse institutionnelle*, Collection Méthodologie, Seraing C.D.G.A.I.

Bodart, Yves, (2016), *Méthodologie de l'analyse institutionnelle*, Collection Méthodologie, Seraing C.D.G.A.I.

De Visscher, Héloïse, (2011), *Identité individuelle et collective*, Collection Culture en mouvement, Seraing, C.D.G.A.I.

De Visscher, Héloïse, (2012), *La visite : Jeu de rôles sur la pression sociale et la conformité*, Collection Mobilisations sociales, Seraing, C.D.G.A.I.

De Visscher, Héloïse, (2012), *La pression sociale*, Collection Mobilisations sociales, Seraing, C.D.G.A.I.

De Visscher, Pierre (2013), *Les premiers pas d'une vie nouvelle : baptême ou bizutage? Rites bénéfiques ou traumatisants ?*, Collection Mobilisations sociales, Seraing, C.D.G.A.I.

De Visscher, Pierre, (2013), *Un accueil ambigu : folklore ou malfaisance?*, Collection Mobilisations sociales, Seraing, C.D.G.A.I.

De Visscher, Pierre (2016), *L'emprise sociétale du langage. Instrument du pouvoir*, Coll. Mobilisations sociales, Seraing, C.D.G.A.I.

Delruelle, Édouard, (2015), *Éthique et travail social. Entre contraintes et libertés, quelles issues à inventer collectivement ?* Re transcription de l'intervention, Collection Travail en action, Seraing, C.D.G.A.I.

Delruelle, Édouard, Frère, Bruno, (2015), *Les défis de l'Etat social - De quoi l'éthique est-elle le nom ?*, Collection Travail en action, Seraing, C.D.G.A.I.

Donjean, Christine, (2015), *Le travail social est-il devenu barbare ?*, Collection Travail en action, Seraing, C.D.G.A.I.

Frère, Bruno, (2015), *Éthique et travail social. Entre contraintes et libertés, quelles issues à inventer collectivement ? Retranscription de l'intervention*, Collection Travail en action, Seraing, C.D.G.A.I.

Frère, Bruno, (2015), *Réflexion sur la précarité et le travail social*, Collection Travail en action, Seraing, C.D.G.A.I.

Jeanmart, Gaëlle, (2012), *Le travail comme police sociale*, Seraing, Collection Travail en action, C.D.G.A.I.

Jeanmart, Gaëlle (Philocité), (2013), *L'ère des rapports - Un pouvoir normatif et responsabilisant propre au néo-libéralisme*, Collection Travail en action, Seraing, C.D.G.A.I.

Latinis, Philippe (2014), *Le changement dans le travail social*, vidéo, Collection Travail en action, Seraing, C.D.G.A.I.

Legrand, Caroline (C.V.T.S.), (2015) *Éthique et travail social Entre contraintes et libertés, quelles issues à inventer collectivement ?*, *Retranscription de l'intervention*, Collection Travail en action, Seraing, C.D.G.A.I.

Latinis, Philippe, Timmermans, Pierre, (2015), *Réflexions sur la précarité, vidéo de l'entretien de Bruno Frère, Réflexion sur la précarité*, Collection Travail en action, Seraing, C.D.G.A.I.

Muyshondt Marie Anne (2016), *Normalisation*, coll. Travail en action, Seraing, C.D.G.A.I.

Muyshondt, Marie Anne (2016), *Pourquoi acceptons-nous de nous soumettre ?*, coll. Travail en action, Seraing, C.D.G.A.I.

Ouraga, Jessica, (2012), *Souffrance au travail*, Seraing, Collection Travail en action, C.D.G.A.I.

Ouraga, Jessica, (2013), *Les travailleurs sociaux face à de nouvelles difficultés au travail*, Collection Travail en action, Seraing, C.D.G.A.I.

Ouraga, Jessica, (2014), *Chômeur ou chômage ?*, Collection Travail en action, Seraing, C.D.G.A.I.

Poncelet, Bruno, (2016), *Le grand théâtre numérique*, Collection Mobilisations sociales, Seraing, C.D.G.A.I.

Stéveny, Cloé, (2015), *Chacun pour soi ou tous ensemble, il faut choisir !*, Collection Travail en action, Seraing, C.D.G.A.I.

Timmermans, Pierre, (2012), *La fiction : une réalité ?*, Collection Travail en action, Seraing, C.D.G.A.I.

Tonon, Simon (2016) *Lean management. Le nouvel équilibre*, Coll. Travail en action, Seraing, C.D.G.A.I.

## FILMOGRAPHIE

*La Vague (Die Welle)* (2008), une fiction de Dennis Gansel

*Le Jeu de la mort* (2009), un documentaire de Thomas Bornot et Gilles Amado

*Le Conformiste (Il Conformista)* (1970), une fiction de Bernardo Bertolucci

*Expérimenter*, de Michael Almereyda (2016), une fiction avec Peter Sarsgaard et Winona Ryder.

# NOTES

1. <http://www.lalibre.be/economie/libre-entreprise/l-etat-belge-renfloue-fortis-51b89fd3e4b0de6db9b3b973> «L'État belge renfloue Fortis» par AvC et PVC, lundi 29 septembre 2008, in *La Libre* ; [http://actualite-generale.dhnet.be/\\_economie/gouvernement-federal-regions-belges.html](http://actualite-generale.dhnet.be/_economie/gouvernement-federal-regions-belges.html) «Dexia: les instances toujours réunies» lundi 29 septembre 2008 in *La DH*, ; [http://www.lemonde.fr/la-crise-financiere/article/2009/01/08/l-etat-est-decide-a-injecter-de-nouveau-de-l-argent-public-dans-les-banques\\_1139326\\_1101386.html](http://www.lemonde.fr/la-crise-financiere/article/2009/01/08/l-etat-est-decide-a-injecter-de-nouveau-de-l-argent-public-dans-les-banques_1139326_1101386.html) «L'Etat est décidé à injecter de nouveau de l'argent public dans les banques» par Anne Michel, 08.01.2009, in *Le Monde*.

2. Pour en savoir plus sur les droits et libertés des citoyens : <http://www.vie-publique.fr/decouverte-institutions/citoyen/citoyennete/definition/droits-libertes/que-sont-libertes-droits-fondamentaux.html>

3. Frémeaux, Philippe, (01/10/2013), «Budget : à quoi sert l'argent public ?» in *Alternatives Économiques, Hors-série n°098*, consultable en ligne : <http://www.alternatives-economiques.fr/budget-a-quoi-sert-largent-public/00061227>

4. En savoir plus sur <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/capitalisme/12906#mXUuYeeAO8et9ch9.99>

5. En savoir plus sur : <http://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/mondialisation/71051#Ys26HuwBdWx43SvB.99>

6. Quatrième de couverture, présentation par l'éditeur de La Boétie, Etienne, (1576/1997), *Discours de la servitude volontaire*, Paris, Mille et une nuits.

7. <https://www.oxfam.org/fr/rapports/en-finir-avec-les-inegalites-ex-tremes> ; analyse téléchargeable : [https://www.oxfam.org/sites/www.oxfam.org/files/file\\_attachments/bp-working-for-few-political-capture-inequality-200114-fr\\_2.pdf](https://www.oxfam.org/sites/www.oxfam.org/files/file_attachments/bp-working-for-few-political-capture-inequality-200114-fr_2.pdf)

8. Elle ne date que de la fin du 19<sup>ème</sup> siècle.
9. Nous n'entrerons pas dans un débat philosophique à ce propos.
10. De Visscher, Héroïse, (2012), *La pression sociale*, coll. Mobilisations sociales, Seraing, CDGAI.
11. Muysshondt, Marie Anne (2016), *Normalisation*, coll. Travail en action, Seraing, C.D.G.A.I.
12. Muysshondt, Marie Anne (2016), *Pourquoi acceptons-nous de nous soumettre ?*, coll. Travail en action, Seraing, C.D.G.A.I.
13. Il s'agit du phénomène de normalisation étudié par Sherif, faisant l'objet d'une publication pédagogique complémentaire (Muysshondt, 2016).
14. <http://www.expressio.fr/expressions/les-moutons-de-panurge.php>
15. [https://fr.wikipedia.org/wiki/Mouton\\_de\\_Panurge\\_\(locution\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Mouton_de_Panurge_(locution))
16. Pour en savoir plus sur la notion de Groupe de référence, voir ce chapitre dans Aebischer et Oberlé, 1998/2007, p. 46-55.
17. Un film a d'ailleurs beaucoup marqué les esprits, car il illustre a *contrario*, à contre-courant des croyances les plus répandues, comment un seul homme va parvenir à modifier l'avis majoritaire et faire basculer la décision à l'unanimité d'un jury populaire concernant la culpabilité ou l'innocence d'un homme dans une affaire de parricide. S'il est jugé coupable, c'est la chaise électrique qui l'attend. Au départ, onze jurés le pensent coupable. Seul le juré n° 8, un architecte, n'est pas certain de la culpabilité de l'accusé et a de sérieux doutes qu'il va énoncer... : *Douze hommes en colère (12 Angry Men)*, drame judiciaire américain réalisé par Sidney Lumet et sorti en 1957.
18. Pour approfondir la question des référents, vous pouvez par exemple consulter Aebischer, Oberlé, 1998/2007, chapitre 2.2. «Les groupes de référence». p. 46-55.
19. Pour approfondir la notion de comparaison sociale de Festinger : Aebischer, Oberlé, 1998/2007, p.48, et de manière encore plus approfondie : Festinger, Léon (1971), «Théorie des processus de comparaison sociale», in Faucheux, Claude et Moscovici, Serge (éd.), *Psychologie sociale théorique et expérimentale*, Paris/La Haye, Mouton.

20. Muysshondt, Marie Anne, (2016) *Pourquoi acceptons-nous de nous soumettre ?* Collection Travail en action, Seraing, CDGAI.

21. [https://www.youtube.com/watch?v=6w\\_nlgeklzw](https://www.youtube.com/watch?v=6w_nlgeklzw)

22. On trouvera un descriptif scientifique de la recherche proprement dite dans Beauvois, Jean-Louis, Courbet, Didier, Oberlé, Dominique, (2012). «The Prescriptive Power of the Television Host. A Transposition of Milgram's Obedience Paradigm to the Context of TV Game Show» in *Revue européenne de psychologie appliquée / European review of applied psychology*, 62, p. 111-119.

23. Ardoino, Jacques, (2004), *Propos actuels sur l'éducation*, Paris, L'Harmattan.

24. Bodart, Yves, (2016), *L'analyse institutionnelle*, coll. Méthodologie, Seraing, C.D.G.A.I.



Intéressé-e par :  
D'autres thèmes de publications pédagogiques ?  
Des ateliers d'échanges de pratiques ?  
Des formations ?  
Des supervisions individuelles ou collectives ?

**[www.cdgai.be](http://www.cdgai.be)**

+32 (0)4 366 06 63  
[info@cdgai.be](mailto:info@cdgai.be)

**Centre de Dynamique  
des Groupes et d'Analyse Institutionnelle asbl**

Parc Scientifique du Sart Tilman  
Rue Bois Saint-Jean, 9  
B - 4102 Seraing  
Belgique

L'influence majoritaire est souvent connotée négativement dans nos sociétés.

Ce processus a été beaucoup étudié : pourquoi tant d'intérêt ? La seconde partie du 20<sup>ème</sup> siècle a été l'objet d'une large remise en question sociétale et culturelle à propos de ce qui a permis des horreurs massives comme l'holocauste, la domination de divers pays par des dictateurs, le développement d'un communisme totalitaire, l'avènement d'un néolibéralisme mondial... Des démarches ont été menées et le sont encore, pour chercher à comprendre les mécanismes qui permettent ou favorisent ces diverses formes de domination de masse, pour sensibiliser et conscientiser à la nécessité d'une pensée libre, critique, responsable et participative. C'est d'ailleurs, la mission donnée à l'éducation permanente. N'est-ce pas en comprenant les mécanismes de la tyrannie et de la soumission qu'on parviendra à les déconstruire ? *Discours de la servitude volontaire*, le texte bien connu de La Boétie, continue à être joué régulièrement sur les planches de théâtre et étudié à l'école ; il a servi d'inspiration à des courants libertaires, à des mouvements révolutionnaires, à des mobilisations sociales... Ce texte de référence – qu'Etienne de La Boétie, auteur humaniste, a écrit au 16<sup>ème</sup> siècle à 18 ans – préconise la méfiance vis-à-vis de tous les pouvoirs. Virulente dénonciation de la tyrannie, portant un regard corrosif sur la relation dominant-dominé, cet écrit porte une thèse originale à l'époque : « La puissance du tyran repose essentiellement sur le consentement populaire. Si le peuple refuse cette puissance, le pouvoir s'écroule. Soyez résolu de ne plus servir et vous voilà libres ! »

L'approche présentée dans cette publication, quant à elle, est celle de la psychologie sociale. Elle vise à contribuer à ce travail de réflexion citoyenne en présentant des recherches réalisées sur des éléments de situations collectives qui, insidieusement, nous amènent à nous conformer. Sous la pression implicite du groupe, les individus modifient leurs opinions, leurs croyances et leurs comportements.



FÉDÉRATION  
WALLONIE-BRUXELLES

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles

ISBN 978-2-39024-095-2



9 782390 240952